



Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

12 | 2007

La faim et l'appétit

Les appétits châtiés du roi Mordrain dans l'*Estoire del Saint Graal*

Sophie Albert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/2740>

DOI : 10.4000/questes.2740

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2007

Pagination : 87-97

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Sophie Albert, « Les appétits châtiés du roi Mordrain dans l'*Estoire del Saint Graal* », *Questes* [En ligne], 12 | 2007, mis en ligne le 15 janvier 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/2740> ; DOI : 10.4000/questes.2740

Les appétits châtiés du roi Mordrain dans l'*Estoire del Saint Graal*¹

Sophie ALBERT

Le début de l'*Estoire del Saint Graal*² raconte comment Joseph d'Arimathie et son fils Joséphé convertissent les terres orientales de Sarras. Dans cette entreprise se détachent trois figures masculines : le roi Evalach, rebaptisé Mordrain ; son beau-frère Séraphé, rebaptisé Nascien ; et le fils de Nascien, Celidoine, dont différents prodiges entourent la naissance. Aussi, après avoir relaté l'évangélisation des territoires païens, l'auteur consacre-t-il une vaste portion de texte aux aventures de ces trois personnages. Mordrain, emporté par le Saint Esprit jusqu'à la roche de Port Péril, doit faire face aux assauts du démon ; à Nascien, porté par une « nue » jusqu'à l'île tournoyante, il est donné de voir la Nef de Salomon ; quant à Celidoine, il est enlevé par neuf mains « plus blanches ke nois » et déposé sur une rive étrangère, où il convertit le roi païen Label. Une quatrième aventure clôt cette série : des marins partis à la recherche de Nascien sont entraînés par une tempête sur l'île d'Hippocrate³.

¹ Cet article recoupe en partie une communication présentée lors du colloque du CUER MA des 22-24 mars 2007, intitulée « Un usage romanesque du bestiaire : le serpolion dans l'*Estoire del Saint Graal* ».

² Sur ce roman, la seule monographie parue à ce jour est celle de Michelle SZKILNIK, *L'Archipel du Graal. Étude de l'Estoire del Saint Graal*, Genève, Droz, 1991. Mes analyses portent sur la version longue du roman, éditée par Jean-Paul PONCEAU (*L'Estoire del Saint Graal*, Paris, Champion, 2 t., 1997, notée *ESG*). Sauf précision particulière, les numéros de pages et de paragraphes renvoient à cette édition. J'ai par ailleurs consulté la version courte du roman dans le premier volume du *Livre du Graal* paru à la Pléiade, intitulé *Joseph d'Arimathie*, Gérard GROS (éd. et trad.), Paris, Gallimard, 2001, notée *JA*.

³ Mordrain : *ESG*, § 286-374. Nascien : § 374-472. Celidoine : § 385 pour l'enlèvement de l'enfant, puis § 473-528. Les marins : § 529-599. Sur ces épisodes, auxquels on peut ajouter, à la fin du roman, l'histoire de Perron, voir Mireille SÉGUY, « Récits d'îles. Espace insulaire et poétique du récit dans l'*Estoire del Saint Graal* », *Médiévales*, 47 (2004), p. 79-96 ; sur le début de l'épisode de Port Péril, voir Gérard GROS, « Le fin mot sur Pompée : étude littéraire de l'épisode de Foucaire, dans l'*Estoire del Saint Graal* (§ 303 à 318) », *Histoire et roman*.

À l'horizon de ces aventures insulaires, on reconnaît le motif du Christ au désert, déjà largement exploité, avant l'*Estoire del Saint Graal*, par la littérature hagiographique. Or, parmi les tentations auxquelles sont confrontés les héros de l'*Estoire* et, plus globalement, parmi les thèmes qui apparaissent dans ces épisodes d'isolement, la faim occupe une place non négligeable. Je voudrais d'abord interroger le statut de la faim corporelle dans l'ensemble du roman, en me demandant dans quelle mesure elle est légitime ; puis je montrerai que dans un épisode au moins, la faim de Mordrain fait l'objet d'une sévérité singulière ; j'essaierai de proposer quelques éléments d'explication, avant de replacer cet épisode dans la série des appétits du roi.

Un long proto-récit, à l'ouverture du roman, expose l'origine de l'histoire que le lecteur a sous les yeux. Le narrateur, manifestement un homme d'église, reçoit de Dieu un petit livre dans lequel figure le texte de l'*Estoire del Saint Graal*. Il le glisse dans la cassette où est aussi rangée l'hostie et la ferme soigneusement à clé. Le lendemain, jour de la Résurrection du Christ,

... je courui anchois au livre pour ses saintes paroles veoir ke je ne fesisse a la viande prendre, car tant estoient douches et plaisans a oïr ke eles me faisoient oublier la fain du cors. Et quant je ving a la casse ou je l'avoie mis et je le deffremai, si n'en trovai point. Et quant je vi che, si fui si dolans ke je ne savoie prendre nul conroi de moi, anchois cuidoie bien ke je ne fusse jamais liés a nul jor ; si commenchai a penser comment il pooit estre jetés hors de chel lieu, car je l'avoie trové fermé en tel maniere com je l'avoie laissié.

Endementiers ke je pensoie a ceste cose, si oï une vois qui me dist : « Pour quoi es tu esbahis et de quoi te mervelles tu ? [...] or te conforte et si va mangier, ke anchois te convenra paine souffrir ke tu le tienes mais. » [...]

§ 18. Lors alai mangier. Et quant je oi mangié, si m'en retournai en la capele et priai Nostre Seigneur [...]. (§ 17-18, p. 11-12)

Cet épisode est intéressant à plusieurs titres. D'une part, il oppose deux types de faim, la faim physique et, implicitement, la faim de l'âme, puisque le livre fait oublier au narrateur « la faim du cors ». Cette opposition se retrouve dans plusieurs épisodes de famine du roman. D'autre part, il ménage la possibilité, et même affirme la nécessité, de satisfaire les besoins corporels : par la voix de Dieu, le narrateur se voit intimer l'ordre d'aller se sustenter pour reprendre des forces, la répétition du verbe « manger » insistant sur l'importance de cet acte. Il n'est pas question de prôner un ascétisme trop féroce : si les joies spirituelles sont plus fortes, et plus dignes d'éloges, que les nécessités corporelles, il ne faut pas pour autant négliger ces dernières...

Outre le proto-récit dans lequel le narrateur se montre déjeunant, d'autres épisodes manifestent la légitimité des appétits humains. Ainsi, alors que les chrétiens sont arrivés en Grande-Bretagne et qu'ils cheminent dans la forêt, la faim se fait sentir : à l'heure de midi, ils sont « traveillié et esgeüné et morant de faim » (§ 612, p. 426). Répétant le miracle du Christ, Joséphé multiplie douze pains donnés par une vieille femme, et les chrétiens, comme leurs précédents évangéliques, se nourrissent au-delà de leur faim : ils « en orent a tel plenté qu'il nes porent pas toz maingier » (§ 613, p. 427). Le paradigme biblique rend licite, et même valorise, la consommation de la nourriture inespérée.

À la lumière de ces épisodes, on ne peut que rester perplexe devant la mésaventure du roi Mordrain. Sur l'île de Port Péril, celui-ci reçoit successivement la visite d'un saint homme, puis d'une belle demoiselle. Le premier « tant li dist paroles de solas et de confort ke il li fist toutes ses dolours oublier ne de nule terriene viande ne li prenoit fains » (§ 321, p. 199) ; en revanche, la seconde lui rappelle sa richesse passée, et lui fait remarquer que depuis son baptême, il n'a connu que des déboires.

Le saint homme revient le lendemain, sa nef chargée de « toute la plenté et toute la rikeche ke on porroit deviser de toutes icheles viandes qui a cors

d'ome sont convenables » (§ 335, p. 208). Après s'être entretenu un moment avec Mordrain, il lui demande s'il a faim.

Et li rois respondi qu'il n'estoit nule si grans mesaise ke il n'oubliast, se il pooit estre longement en sa compaignie. Et chil le prist, si le mena jusch'a la nef et si li moustra la grant rikeche des bieles viandes dont il i avoit a mout grant plenté, de toutes les manieres dont cuers porroit penser et langue parler.

Après li dist : « De toutes icheles viandes dont tu chaiens pues veoir te met jou a bandon ke tu en pregnes et de teles com toi plaira. » Et tantost que li rois eut veü chele grant merveille, si fu si soolés seulement del veoir ke il ne sentoît mais nul faim, nient plus ke s'il eüst lués droit mengié. Et lors, si li dist : « Sire, tant voel jou bien ke vous sachiés ke je sui orendroit si refais et de vos boines paroles et del veoir de ches bieles viandes qui chi sont ke, se tous jours me tenoit chis corages ensi, de mangier ne de boire n'aroie jamais talent. » (§ 341, p. 212)

Le saint homme, après avoir mis en garde Mordrain contre le Diable, reprend la mer. Après son départ reparaît la belle demoiselle, sur un navire chargé de richesses. Elle tente de fléchir Mordrain, mais celui-ci reste ferme, et la demoiselle s'en va sans être parvenue à entamer sa foi. Une tempête éclate à ce moment, après laquelle Mordrain se met à sommeiller.

Et quant il fu resvilliés, si li prist uns si grans fains et angoisseus ke il quidoit bien vraiment ke il n'en escapast ja se parmi le mort non. Et quant il se fu mout longement complains et dementés de sa mesaise, si esgarda derriere lui et vit gesir desour un des degrés un pain mout durement noir. Et quant il le vit, si en eut mout grant joie et il se leva pour l'aler prendre, comme chil qui li fains distraignoit a desmesure. Et quant il le tint, si ne se vaut pas tant delaier que il l'eüst pechoié, anchois le mist tout entir a sa bouche pour mordre. Et tantost com il ot la bouche ouverte et il vaut les dens fichier el pain, si oï devers le chiel venir un si grant bruit ke il li fu avis qu'il avoit les eles de tous les oisiaus de l'air. (§ 352, p. 219)

Le bruit est causé par un oiseau, le serpolion, qui tient à la fois du « serpent cornu », du dragon, de l'aigle et du lion ; il arrache au roi son bout de pain, le faisant « hors des poins voler et chaoir en la mer » (§ 357, p. 222). Puis il remonte dans les airs, fond à nouveau sur Mordrain et l'abat violemment sur le sol. Le roi, tirant lui-même la morale de l'histoire, l'interprète comme un signe du ciel, destiné à lui rappeler la primauté de la faim de l'âme sur la faim du corps :

Et quant ill ot ramené a memoire che qu'il avoit eü si grant faim et l'oisel qui le pain li avoit tolu, si commencha mout parfondement a souspirer del cuer et a plorer des iex et disoit : « Biaus Sire Diex, vrais Rachateres, qui de pardurable destruction m'avés jeté, je vous aour et rench grascas de che ke j'ai veü qu'il vous a pesé de mon pechié ke je voloie faire, car vous m'aviés tant envoié paroles de solas et de confort ke bien deüsse le faim del cors oublier pour le faim de l'ame sooler. Or sai je bien ke chil par qui chis pains m'avoit esté apparilliés ne le faisoit mie pour men preu, mais pour tel damage comme de moi mener a mort. Et pour chou ke si apierte demoustranche en avés faite, ne gousterà jamais ma bouche, en chest peril ou je sui, de nule viande, comment que li cors en soit angoisseus, se vous par la vostre deboinaireté ne le m'envoies [...] ». (§ 358, p. 223)

Devant cette soudaine sévérité du divin, le lecteur ne peut manquer d'être surpris : comme on l'a vu, ce n'est pas toujours pécher que de combler sa faim, même dans l'*Estoire del Saint Graal*. De surcroît, on est face à un paradoxe : alors que le saint homme autorise Mordrain à consommer les nourritures les plus riches et les plus somptueuses, un pauvre morceau de pain noir⁴, nourriture habituelle des ermites et des « vilains », lui est refusé.

Pour résoudre ce paradoxe, plusieurs réponses peuvent être avancées. La première tient à la structure même de l'épisode. Dans l'aventure de Mordrain se

⁴ JA : « un pain d'orge » (§ 213, p. 203). Dans les deux cas, il s'agit d'un aliment moins noble que le pain blanc. Sur la classification des aliments dans la littérature arthurienne, voir Anita GUERREAU-JALABERT, « Aliments symboliques et symbolique de la table dans les romans arthuriens (XII^e-XIII^e siècles) », *Annales ESC*, 47^e année, n° 3 (mai-juin 1992), p. 561-594.

joue en effet une série de symétries et de renversements permettant de comprendre que la consommation du pain puisse être assimilée à un péché mortel. Tout d'abord, la découverte du pain survient après une visite de la demoiselle tentatrice, à un moment où Mordrain est particulièrement sensible aux assauts du démon. Elle est, en quelque sorte, à la mauvaise place, à l'opposé de la nef du saint homme. Ensuite, Mordrain ne se contente pas d'avoir faim ; bien plus grave, il se comporte en glouton, en voulant mettre le morceau entier dans sa bouche. Si péché il y a, il réside moins dans la faim que dans cette gloutonnerie et cet empressement : péché de « goule », aux antipodes de la consommation purement visuelle des nourritures de la nef. Enfin, pour rendre compte de la présence, dans la nef du saint homme, de nourritures appétissantes, on peut s'appuyer sur la distinction entre nourritures de l'âme et nourritures du corps et voir dans les « viandes » de la nef un *analogon* sensible de la nourriture de l'âme, équivalent aux belles paroles que le saint homme dispense par ailleurs à Mordrain. Dans cette perspective, le piètre aspect du bout de pain, dont la couleur dénote la bassesse, renforcerait encore l'énormité du péché de Mordrain, désireux même des plus ignobles nourritures terrestres.

Hormis ces raisons contextuelles, Mordrain apparaît, plus que tout autre personnage, comme un pécheur intrinsèque. Son rapport à la foi en témoigne : au début du roman, alors même qu'il a bénéficié directement d'une apparition divine et d'un miracle, le roi tarde un peu à se convertir. Son nom de baptême, Mordrain, « est une parole en caldieu qui vaut autant à dire comme fait en latin 'tardieus en creanche' » (§ 248, p. 155)⁵. Nascien qui, au contraire, a mis une réelle ardeur à recevoir la foi, réprimande le roi :

⁵ Cette réticence à la foi a été notée par Colette-Anne VAN COOLPUT, « La Poupée d'Evalac ou la conversion tardive du Roi Mordrain », *Continuations : essays on medieval French literature and language in honor of John L. Grigsby*, Norris J. LACY et Gloria TORRINI-ROBLIN (éds), p. 163-172 : p. 165.

Hé ! rois, ke atens tu, ke tu ne requiers le baptesme ? [...] Che vous mande li vrais Crucheficis par la moie bouche ke « li perecheus ouvriers percheusement rechevra son loier » (§ 247, p. 154).

Si les propos de Nascien semblent à première vue reproduire la parabole des ouvriers de la onzième heure⁶, cette ressemblance est trompeuse ; bien plus qu'une citation, il s'agit là d'un travestissement. Le passage déplace le sens de l'intertexte évangélique en introduisant, sans doute à partir de l'image d'un personnage retardataire, le thème du péché de paresse. Surtout, il inverse la leçon christique, puisque l'avertissement du Saint Esprit, ici, est négatif : Dieu sera plus paresseux à récompenser ceux qui ont été paresseux à le servir. Il n'est pas aberrant, selon ce message, que Mordrain doive souffrir plus que tout autre les angoisses de la faim : plus faillible, plus « tardif » que les autres personnages, il est, peut-on penser, plus promptement châtié.

La seconde tare de Mordrain est exprimée dans un songe qui, juste avant le transport du personnage sur la roche de Port Péril, annonce un à un les éléments de l'épisode :

si entra en un mout perilleus songe, car il li estoit avis en son dormant ke il tenoit en la chité de Sarras une court mout riche et mout honeree. A chele court venoient tout li chevalier et toutes les dames de la contree. Et quant il estoit issus hors d'un mout riche moustier ke il n'avoit onques mais veü, si entroit en son palais et s'aseoit au mangier si richement et si biel com il est drois et coustume de roi.

Ensi com il estoit assis a son mangier et il prenoit le premier morsiel pour metre en sa bouche, si descendoit uns effoudres del chiel et si li faisoit voler son morsiel hors de sa main et sa courone chaoir jus de son chief a la terre. Et quant il voloit relever sa courone, qui a terre gisoit, et il le voloit remettre en sa teste, si le prenoit uns grans estourbillons de vent et si l'enportoit en un estrange lieu, mout loing.

[Mordrain reçoit les visites successives d'un loup et d'un agneau ; il affronte le loup et triomphe.]

⁶ Évangile de Matthieu, 20, 1-16.

Aprés li estoit avis ke il trovoit sa courone et, quant il le voloit metre en son chief, si le trovoit toute cangie, ke ele estoit de la plus clere pierre et de la plus biele ke nus hom au sien quidier eüst onques veüe. (§ 287, p. 175-176)

Le passage réaffirme la différence entre les viandes spirituelles, apportées par l'agneau qu'un saint homme assimilera plus tard à Jésus-Christ, et la nourriture terrestre enlevée, au début du songe, de la bouche du rêveur ; et point n'est besoin d'être grand clerc pour deviner, dans l'« effoudre del chiel » qui empêche Mordrain de mordre dans le morceau de nourriture, la préfiguration du serpolion. Toutefois, le songe ajoute un élément à l'épisode de Port Péril : la foudre fait voler à terre, outre le bout de nourriture, la couronne du rêveur, le contraignant à dépouiller l'emblème par excellence de la royauté. Or, la sévérité exceptionnelle de Dieu envers le personnage pourrait tenir, en partie au moins, à son statut royal, en vertu de la rhétorique du renversement entre les puissants et les faibles : comme le dit Joséphé à Sarracinte, la femme de Mordrain, quand celle-ci demande des nouvelles de son époux parti en guerre, « les chars des rois serront donnees a devorer as oisiaus qui vivent de proie et de ravine [...] » (§ 216, p. 135)⁷. Si l'on se réfère à la menace de Joséphé, il semble que Mordrain doive renoncer au pouvoir temporel et aux désirs terrestres pour éviter de connaître le sort des souverains damnés : être livré en pâture, à sa mort, aux charognards.

Le premier péché de Mordrain est donc, sans doute, d'être roi. En même temps, entre le début et la fin de son rêve, il passe de la royauté terrestre à la royauté des élus. On peut en tout cas interpréter de cette manière le fait que le matériau de la couronne, à l'issue du combat contre le démon, soit devenu une gemme translucide – signe sensible de l'appartenance à la sphère spirituelle⁸. Au-delà du songe, cette progression du terrestre au céleste caractérise le

⁷ Cette idée reparaitra plus loin à propos de Label, un autre roi pécheur.

⁸ Je renvoie aux analyses de Jean-Pierre ALBERT, *Odeurs de sainteté. La mythologie chrétienne des aromates*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990.

parcours entier de Mordrain ; sa conversion se lit, et il n'est pas sans intérêt que le passage se fasse à ce niveau, dans ses appétits successifs. Les deux pôles de l'itinéraire chrétien du personnage sont en effet ponctués par deux désirs extrêmes, tous deux coupables, mais placés dans les registres antinomiques du charnel et du spirituel.

Au début de l'*Estoire*, alors que Mordrain vient de se convertir, il demande à Joséphé d'élucider une vision qui lui est advenue : sous la « semblance » topique d'un enfant pénétrant dans sa chambre sans ouvrir ni abîmer la porte, il a reçu une démonstration de la virginité de Marie. Joséphé explique ensuite que l'enfant représente le Saint Esprit, auquel nul ne peut rien dissimuler. Pour accréditer son propos, il révèle à Mordrain qu'il connaît son secret : le roi abrite dans un souterrain une statue de bois, habillée par ses soins de vêtements précieux, avec laquelle il couche depuis près de quinze ans. Mordrain brûle l'effigie devant Joseph, la reine, Nascien et Joséphé, et confesse son crime⁹. L'épisode juxtapose ainsi une image de la virginité et une illustration du péché de luxure, auquel la poupée de Mordrain donne un aspect éminemment concret.

À l'autre extrémité du roman, alors que la Grande Bretagne est déjà presque évangélisée, les chrétiens, pour remercier le Ciel de leur avoir apporté la victoire, se recueillent devant le Graal. Comme Joséphé célèbre la messe, Mordrain, « ardanz et desirranz » de voir l'intérieur de la coupe, s'approche trop près, en dépit de l'interdiction divine ; il est sur-le-champ frappé de cécité et d'impotence¹⁰. Ce châtement sanctionne un désir excessif portant, cette fois, sur un objet plus que nul autre céleste, le Graal.

⁹ *ESG*, § 281-283, p. 172-174. La vision se situe avant la conversion du roi, aux § 97-98, p. 63-65. Sur cet épisode, voir, outre Colette-Anne VAN COOLPUT, « La Poupée d'Evalac... », art. cit., l'article de Gérard GROS, « Lorsqu'*Evalach li Mescouneüs* était devenu Mordrains, *tardieus en creanche* : étude sur une réticence à la foi (*L'Estoire del Saint Graal*, § 281 à 284) », *Entre l'Ange et la bête. L'homme et ses limites au Moyen Âge*, Marie-Étiennette BÉLY, Jean-René VALETTE et Jean-Claude VALLECALLE (éds), Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2003, p. 167-185.

¹⁰ *ESG*, § 751, p. 473-474.

Entre ces deux épisodes, l'épisode de Port Péril a fait passer Mordrain du charnel au spirituel, à travers les appétits du personnage. Sous ce rapport, on peut déceler un jeu de correspondances entre les viandes du saint homme et le Graal. Les premières étaient désignées comme « la grant rikeche des bieles viandes dont il i avoit a mout grant plenté, de toutes les manieres dont cuers porroit penser et langue parler » ; le Graal est « ce que langue mortex ne porroit dire ne cuer terrien pensser ». À la possibilité de dire et d'imaginer les viandes de la nef, répond le caractère licite de leur contemplation ; à l'ineffable du Graal répond au contraire l'interdit affectant l'accès à la vue de son contenu. Les premières pourtant, comme le Graal, sont des choses spirituelles, opposées aux objets des désirs terrestres ; mais elles sont à la portée de Mordrain, qui doit s'en tenir à une médiocrité que marque l'épisode final.

Conclusion

Les appétits du roi Mordrain contribuent à définir la place du personnage dans la hiérarchie des élus. Suffisamment détaché de la chair pour recevoir les viandes spirituelles du saint homme, mais pas assez pur pour que ses appétits terrestres soient au-dessus de tout soupçon, chrétien et converti, mais situé en deçà de la contemplation des mystères du Graal, Mordrain est un personnage humain, plus que son neveu Celidoine, *puer senex* sans désirs coupables ; il progresse, d'une certaine manière, grâce à ses appétits, qui lui font prendre conscience de sa perfectibilité.

D'autre part, le caractère spectaculaire du châtiment mérite d'être noté : on brûle devant témoins la trop belle poupée de bois, le serpolion, lui-même effrayant, fond du ciel et frappe le roi, et enfin, dans l'épisode final, le roi est atteint jusque dans sa chair. Cette visibilité des châtements renvoie à la peinture du divin de l'*Estoire del Saint Graal*, qui inscrit dans la concrétude des corps les

manifestations divines¹¹. De ce point de vue, la place réservée aux appétits et à leurs châtiments est très révélatrice, dans la mesure où elle confère une dimension particulièrement poignante aux crises spirituelles des personnages.

¹¹ Voir à ce sujet l'article de Micheline DE COMBARIEU DU GRÈS, « Le feu de Dieu (Étude sur le feu dans l'*Estoire del Saint Graal*) », *Feu et lumière au Moyen Âge*, Toulouse, Éditions Universitaires du Sud, diff. Paris, Champion, t. II, 2000, p. 29-63.